3ME ANNÉE—No 13. LE NUMÉRO, 10 CTS SAMEDI, 1er OCTOBRE 1904



# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien*

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.







SOMMAIRE





IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

— LA —

# Mutualité Française

Société Générale d'assurances mutuelles contre le vol et autres risques.

**Conditions libérales.**

**Primes modérées.**

---

## EDMOND GIROUX, Jr.

**Pharmacien Chimiste**

Edifice du Monument National

216 RUE SAINT-LAURENT

Téléphone Main 2628.

Spécialité : Ordonnances des Médecins.

---

## Fleurs Fraiches !

Reçues tous les jours chez

## ED. LAFOND

**Le Fleuriste des Theatres**

1607 RUE STE. CATHERINE

Tél. Bell Est 1949

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés.

---

## Montres et Bijoux

Notre assortiment de nouveautés est maintenant complet. Une visite à notre Exposition vous sera avantageuse. . . . .

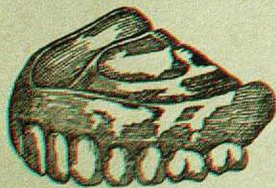
**N. BEAUDRY & FILS**

**Bijoutiers Opticiens**

**212 Rue St-Laurent, Montreal**

Essayez le Polisseur CANDO pour argenterie
Demandez un échantillon.
TÉL. BELL, MAIN 2106.

---



## DENTISTES...

Nos dents sont d'une grande beauté, naturelles, inusables, incassables, sans traces d'artifices, et donnent la plus grande satisfaction à tous. Elles sont garanties. Or, ciment, argent pour plombage. Electricité.

**Institut Dentaire Franco - Americain**

**162 Rue St Denis, Montreal**

Bell Est 1744

---

## Elixir Iodo-Tannique Glycerophosphate "Gagner"

**Tonique reconstituant du système nerveux et osseux**

CONTRE ;—Neurasthénie, anémie, rachitisme, Tuberculose, faiblesse musculaire, débilité générale, etc

**Dosage.**—Chaque cuillérée à soupe contient : 0.25 centigrammes de glycerophosphate de sonde, 0.02 centigrammes d'Iode, combiné à 0.15 centigrammes de Tannin.

**Mode d'emploi.**—Adultes, une cuillérée à soupe aux repas ; enfants, une à deux cuillerées à thé.

*Seul Depositaire* PHARMACIE GAGNER *Coin des rues Ste-Catherine et St-Denis* MONTREAL

---

## Librairie Beauchemin

à responsabilité limitée.

256 RUE ST-PAUL, MONTREAL

LETTRES DU P. DIDON à Mademoiselle Th. V ... 27e édition. 1 vol. in-12 .................. 0.88
LETTRE DU P. DIDON à un ami. 1 vol. in-12 0.88
L'EDUCATION PRESENTE. Discours à la jeunesse par le P. Didon. 1 vol. in-12 .... .... 0.88
INDISSOLUBILITE ET DIVORCE. Conférences de Saint-Philippe du Roule, par le P. Didon. 1 vol. in-12 ...... .................. 0.88
LA FOI EN LA DIVINITE DE JESUS. Conférences prêchées à l'Eglise de la Madeleine. Carême de 1892, par le P. Didon. 1 vol. in-12 ........................ 0.88
EN TERRE SAINTE, par Mademoiselle Th. V. (Thérèse Vianzone). 1 vol. in-12, illustré.. 0.88
HENRI DIDON, par Jaël de Romano. 1 vol. in-12 ..............................

**Librairie Beauchemin**

(à responsabilité limitée)

**256 Rue St-Paul, Montréal.**

---

## POUR BIEN RECEVOIR

Vos amis, ayez toujours les

**Vins Porto & Madère**

—DE—

**BLANDY FRERES.**

Seuls agents à Montréal ;

**LAPORTE, MARTIN & CIE.**

---



SPECIALISTE

## BEAUMIER

**Médecin et Opticien**

**A l'INSTITUT D'OPTIQUE**



**Examen des Yeux GRATIS**

1824 Ste-Catherine

*Coin Ave Hôtel-de-Ville Montréal.*

Est le meilleur de Montréal comme fabriquant et ajusteur de LUNETTES, LORGNONS, YEUX ARTIFICIELS, etc., A ordre, garantis pour bien voir, de loin et de près, et guérison d'Yeux.

Le Terminal et les Chars Urbains arrêtent à la porte.

AVIS.—Cette annonce rapportee vaut 15 cents par piastre pour tout achat en lunetterie.
Pas d'agents sur le chemin pour notre maison responsable.

---

## QUERY FRERES Photographes

**10 Cote St-Lambert, Montréal**

---

NEURASTHÉNIE, FAIBLESSE GÉNÉRALE, SURMENAGE, RACHITISME, SCROFULOSE, DIABÈTE, CONSOMPTION, ETC.

## Grano-Lécithine Lachance

*"LA LÉCITHINE NATURELLE, EXTRAITE DU JAUNE D'OEUF, RENFERME LE PHOSPHORE SOUS CETTE FORME ORGANISÉE ÉMINEMMENT ACTIVE, QUI CARACTÉRISE LES MÉDICAMENTS ÉLABORÉS PAR LES ÊTRES VIVANTS"*

*SE TROUVE DANS TOUTES LES PHARMACIES.* **LE FLACON 50¢**

DÉPOSITAIRE PHCIE LACHANCE, MONTREAL.

---

## CONSOMPTION

**CAPSULES CRESOBENE**

*On ne se soigne plus avec les mêmes remèdes aujourd'hui. Les théories de Pasteur ont bouleversé les méthodes de traitement. Ainsi dans les maladies des voies respiratoires (TOUX, RHUMES, LARYNGITES, ASTHME, BRONCHITES, TUBERCULOSE) on emploie avec le plus grand succès le merveilleux anti-microbes les Capsules CRESOBENE qui renferment des produits balsamiques et antiseptiques d'une incomparable volatilité dont l'efficacité tient du prodige.* DEPOT, ARTHUR DECARY PH'N, 1688 Ste Catherine, MONTREAL, et toutes pharmacies.

50¢ le Flacon. Monsieur Decary envoie gratuitement sur demande un livret COMMENT LUTTER CONTRE LES MALADIES DES POUMONS.

3me ANNÉE—No 13 Samedi, 1er Octobre 1904

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

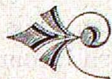
Directrice : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien*

ABONNEMENT :
Un an - - - - - $2.00
Six mois - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
Tel. Bell, Main 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.



## PLUS TARD





*Plus tard, ô ma beauté ! vous m'abandonnerez...*
*Je ne serai plus rien, sous le ciel, sur la terre,*
*Qu'un cœur mélancolique, épars et solitaire,*
*Où tout est en déclin des passés adorés.*

*Sous le ciel d'or, plus tard, froide comme la roche*
*Qui regarde le flot chantant et vaporeux*
*S'éloigner dans sa force et dans son faste heureux,*
*Je vous verrai partir, sans geste et sans reproche.*

*Dépossédée un jour de vous, l'unique bien !*
*Je ne serai plus rien qu'un pauvre être en détresse,*
*Un être sans douceur, sans douleur, sans caresse,*
*Un cœur tout fait de rêve et qui ne rêve à rien.*

*Toutes les clartés du bonheur seront éteintes,*
*Du clair bonheur, céleste passant fugitif*
*Qui promet et dérobe au désir attentif*
*L'illusoire secret des divines étreintes.*

*Et c'en sera fini du charme et du tourment,*
*Du miracle d'aimer dans la foi, dans la gloire,*
*Où, d'aussi loin qu'on la rapproche, la mémoire*
*Est tout harmonieuse à l'isolé moment.*

*Et tout s'atténuera. Même l'intimité*
*Des cœurs avec le mien se fera nonchalante,*
*Et je la sentirai fléchir comme une plante,*
*Car son but innocent, c'était vous, ma beauté.*

*J'aurai de chaque chose un grand regret mystique*
*De l'amour souverain par qui l'on est brisé,*
*Et du trouble regard expansif et rusé*
*Qui vous jette en passant son désir parodique.*

*Vous, dont j'espérais tout au printemps fortuné,*
*Vous aurez peu tenu la chimère promise...*
*Je croirai d'un regret vaste qui s'éternise*
*Que m'ayant tout repris vous m'aviez tout donné !*

*Et j'irai par la vie et la douce nature*
*Avec un cœur aveugle et des yeux sans miroir,*
*Patiente et parfaite, et sans plus rien savoir*
*De ma faiblesse et de l'espoir que l'on endure.*

*J'aurai beau me conter tout bas pour m'endormir*
*Que sous mes cheveux blancs je suis suave et fière ;*
*Les cheveux blancs, déjà c'est un peu de suaire*
*Au front, c'est qu'il nous faut commencer de mourir.*

*Sans doute, en ce temps-là, me reviendra l'hommage,*
*O mon poète-amant, de vous avoir charmé,*
*Mais ce beau souvenir — vous avez tant aimé ! —*
*Sera fait d'une foule et non de mon image.*

*Hélas, hélas, hélas ! que me restera-t-il,*
*O ma chère beauté, quand vous m'aurez laissée...*
*Quand je ne serai plus rien qu'une ombre glacée,*
*Quand seront épuisés les jours d'émoi subtil,*

*Où l'on pouvait surprendre au secret de ma bouche,*
*Ardent comme la terre et grand comme les cieux,*
*Tout le silence de mon cœur mystérieux,*
*Qui saura que je fus amoureuse et farouche ?...*

Mme Catulle Mendès.

## Reproches Mérités

Je recevais, il y a quelque temps, d'un journaliste distingué de Paris, la lettre suivante :

"Madame Françoise,
Montréal, (Canada).

"Madame,

*L'Européen*, dont je suis un des collaborateurs, s'intéresse beaucoup au mouvement intellectuel, économique et social du Canada, et nous serions désireux d'échanger notre revue avec les publications de votre pays. Tous les grands journaux et périodiques du monde entier font avec nous l'échange. Au Canada, seuls ont répondu *Le Canada* et *La Croix*.

"Cette indifférence nous surprend un peu. Nous pensons que peut-être se sont produites des erreurs de poste, à tout hasard, nous écrivons par le même courrier à ces différents journaux.........

"Je trouve un peu étonnant que le Canada semble mettre si peu de bonne volonté à entretenir avec la France des rapports intellectuels... Les Canadiens reprochent à la France de ne pas les connaître, que ne tentent-ils de se faire connaître ! Il se publie, au Canada, des périodiques, des revues, des livres en grand nombre. Oncques les Français ne les voient chez leurs libraires, dans leurs Bibliothèques publiques, dans leurs bureaux de rédaction. Pourquoi ce silence, cette obstination dans ce silence, — puis ces reproches ?

"J'ai eu l'occasion d'écrire à M. X. (1), près de qui, m'avait-on assuré, ma lettre devrait trouver accueil. Je demandais à ce monsieur des renseignements sur la production littéraire du Dominion, l'adresse des éditeurs canadiens français, et, j'ajoutais que je serais heureux de recevoir les nombreux travaux qui se publient depuis quelques années chez vous. Je mentionnais que je les paierais, si je ne pouvais les recevoir à titre de service de presse. Je n'obtins aucune réponse ; pas même un accusé de réception. Je m'adresse à vous et vous demande donc très humblement d'avoir l'extrême obligeance de me renseigner sur tout ceci.

"Les auteurs canadiens voudraient-ils faire le service de presse à *L'Européen*, qui parleraient de leurs œuvres ? Où peut-on se procurer des catalogues d'éditeurs ? Ici, il est impossible de se procurer Garneau ! ......"

*L'Européen*, revue internationale hebdomadaire très sérieuse, est dirigée par M. Björnsterne Björnson, et publie des articles dus à des écrivains de toutes nuances, depuis M. Anatole Leroy-Beaulieu jusqu'à M. Pierre Guillard ; nos journaux n'auraient certes, rien à perdre à un échange avec une revue aussi éclectique qu'intéressante à feuilleter.

Mon correspondant,— M. Giluney, qui m'écrit la lettre dont je viens de reproduire les principaux extraits, — me paraît un peu sévère à notre égard, et je n'ai pas manqué de le lui dire dans la réponse que je lui ai envoyée.

En bonne canadienne, j'ai pris le parti de mes compatriotes, mais aujourd'hui que M. Giluney n'est plus ici, et, qu'entre nous, nous nous devons la vérité très crue, force n'est de reconnaître qu'il y a beaucoup de justesse dans les remarques de M. Giluney.

Et je l'ai bien constaté dans les quelques démarches que j'ai faites, afin de procurer à M. Giluney les renseignements qu'il me demandait.

D'abord, je suis allée chez les libraires bien connus, MM. Beauchemin & Fils, et Granger & Frères pour y prendre des catalogues de nos livres canadiens. Eh ! bien, le croirait-on ? Impossible d'avoir ces catalogues ni chez l'un, ni chez l'autre de ces éditeurs. Nos œuvres canadiennes ne sont pas encore cataloguées. Et pourtant, qui mieux que ces deux principales et excellentes maisons de librairie au pays, eut dû le faire ?

Cette lacune est encore plus grave qu'on le pense La semaine dernière, M. Ludger Renouf, député-shérif à Biddeford, (Etats-Unis), me demandait aussi un catalogue de nos ouvrages canadiens. La Bibliothèque publique de Biddeford, désirant acheter quelques centaines de livres français, avait prié ce monsieur de lui fournir les noms d'auteurs.

M. Renouf, dans un noble élan patriotique qui lui fait honneur, a pensé tout de suite à nos écrivains canadiens, dont il voulait, disait-il, non seulement propager les œuvres, mais encourager le talent d'une façon tangible.

Encore ici, je me suis heurtée au même obstacle : pas de catalogues exclusivement composés de livres du terroir.

Le fait est important et mérite, comme on le voit, d'être signalé.

J'ai dû donc faire le relevé des livres de ma modeste bibliothèque et y ajouter les noms que ma mémoire me fournissait, mais, je sens que la liste a été bien incomplète.

Voilà où nous en sommes.

Pourtant, les libraires en France, devraient pouvoir offrir en vente les œuvres canadiennes, et, nos éditeurs canadiens, des catalogues à la demande de tous. Ils y gagneraient eux-mêmes ; serait-il possible qu'ils ne vissent pas là leur propre intérêt ?

Puisqu'il se fait, en ce moment, à l'étranger, un réveil prononcé en notre faveur, favorisons-le, aidons-le de tous nos moyens.

A tous les points de vue, —intellectuel et matériel — nous y sommes largement intéressés.

FRANÇOISE.

Note de la Réd. — Nous ne voulons pas donner ici le nom de ce monsieur.

## AVIS

*Nous prions les abonnés qui n'ont pas encore payé leur abonnement de l'année courante, de vouloir bien se mettre en règle avec l'Administration.*



Les journaux qui font au JOURNAL DE FRANÇOISE l'honneur de reproduire ses articles devraient être assez généreux pour indiquer en même temps leur provenance.

# UNE GRANDE DAME

## AU TEMPS DES CROISADES

Il serait sans aucun doute, intéressant aux lectrices du JOURNAL DE FRANÇOISE, de connaître les détails de la toilette d'une grande dame, au temps des croisades. Je la donne ici, très exactement reproduite, et les femmes d'aujourd'hui pourront constater, que, quoiqu'en disent messieurs leurs maris, leurs atours sont encore moins complexes que ceux des belles du temps jadis.

* * *

Six ans se sont écoulés, depuis que le puissant et vaillant seigneur Guy de la Trémoïlle a quitté son château de Grogneul pour revêtir la cotte de maille à croix rouge, et suivre en Palestine l'avant-garde des Croisés, conduite par Godefroy d Bouillon. Et depuis six années, chaque soir, au moment où le soleil disparaît à l'horizon, la châtelaine, la douce et belle Constance, est venue s'asseoir, en hiver, devant la fenêtre aux vitraux armoriés, qui, de la grande salle du donjon, laisse voir au loin la campagne ; en été sur la terrasse aux blocs de pierre parmi lesquels grimpe follement le lierre, comme les souvenirs, s'attachent au cœur de la châtelaine. — Pendant bien des jours, elle a donc attendu le retour de l'époux ; elle l'a suivi par la pensée vers cet Orient, berceau des rêves et des légendes merveilleuses, jusqu'au jour, déjà éloigné, où les nouvelles ont manqué... Et chaque soir elle pleure, la belle Constance aux yeux couleur d'azur pâle, mais dans son âme chante cependant encore l'essaim des douces espérances ! Et voilà, qu'aujourd'hui elle apprend que son espoir n'était pas une chimère : il va revenir, le fort, le vaillant, l'intrépide chevalier ; avec lui vont rentrer au manoir les fêtes joyeuses d'autrefois, chassant les deuils et les noirs pensers.. Un messager venu des bords ténébreux du Danube annonce, en passant que cinquante croisés sont déjà de retour, et qu'à leur tête marche Guy de Trémoïlle, seigneur de Grogneul et d'autres lieux.

Joyeuse, Constance monte à la chambre nuptiale et tire des coffres de bois parfumé, ses plus belles parures, ses plus riches vêtements. Elle veut se préparer pour le retour de l'époux, afin qu'il la retrouve charmante et gracieuse, comme au jour déjà lointain où, palpitante et voilée, elle entrait dans cette chambre pour la première fois, tandis qu'autour du château éclataient les joyeuses fanfares des cors.

Elle prend d'abord une *chainse* ou chemise de soie, qui a dormi longtemps entre les feuilles desséchées d'encens d'Italie. Elle la passe autour de son corps, de manière à ce que le col et les poignets des manches, élégamment plissés, soient seuls visibles, lorsqu'elle sera complètement habillée. Puis pardessus, elle endosse un *bliaud* sorte de blouse, également en soie, fendue sur les côtés et plissée par une habile repasseuse. Le *bliaud* est taillé de telle sorte qu'il s'évase par le bas en large jupon ; les manches en sont serrées au poignet de manière à laisser voir celles de la *chainse*. Enfin, autour de sa taille, elle enroule une ceinture terminée par deux glands d'or, et sur laquelle retombe le bliaud, en même temps qu'elle aide encore à faire bouffer les jupes.

Constance prend alors dans un sac à mailles d'argent des bas d'un grand luxe, car ils sont en satin rouge brodé d'or, et tels qu'on en voit aujourd'hui encore de semblables, conservés au trésor impérial de Vienne. Elle enferme ensuite ses pieds délicats dans des chaussures en cuir mou, à boucle de métal, et dont la pointe rembourrée d'étoupe et allongée fait déjà pressentir cette étrange mode des souliers *à la poulaine*, qui persistera durant une partie du moyen âge.

Comme Constance de la Trémoïlle avait été plusieurs fois à la cour, en ces dernières années, elle n'était point naturellement de ces femmes qui, à trente ans, s'habillent comme des douairières et conservent des modes surannées, en dépit des progrès et des avantages de leur temps. Aussi, malgré les convenances féodales ou provinciales, — comment doit on dire ? — ne porte-t-elle plus, comme la plupart des femmes de l'époque, cet affreux *pelisson*, sorte de gilet de fourrure enfermée entre deux étoffes et qu'on plaçait généralement entre la chemise et le bliaud. Elle a adopté, au contraire, un vêtement nouveau à ce moment, c'est la *gipe* ou *gipon*, première forme des mots *jupe*, *jupon*, qui jusqu'au dix-septième siècle ne cessèrent de désigner le corsage féminin. Cette gipe formait une espèce de gilet ajusté sur le buste comme une cuirasse, de façon à en dessiner toutes les formes ; elle s'agrafait sur le côté. Faite d'une étoffe gaufrée, serrée par un ceinturon et une ceinture à bouts pendants, elle donnait à la taille une cambrure et une souplesse qu'elle ne connaissait plus depuis longtemps. Cela explique suffisamment les dédains effarouchés des prudes de ce temps, à l'égard d'un accessoire de toilette qui rendrait à la femme tous ses avantages, mettait en relief sa grâce et la sveltesse dont la nature l'a douée comme d'une coquetterie naturelle. La nature ! n'est-elle pas l'éternelle ennemie des prudes et des pécores qui voient partout en elle l'œuvre de tentation, et lui reprocheront toujours de mêler, comme dit Molière,

Avec la sainteté les parures du diable !

Constance sépare alors ses cheveux au milieu du front, les nattent en deux grosses tresses qui retombent par devant, des deux côtés de sa tête, et descendent au-dessous de sa ceinture : à ces tresses, elle entremêle des orfrois ou broderies d'or, et sur le sommet de sa tête, elle place un bandeau orné appelé d'ordinaire *tresson* ou *treçoner*. Cela fait, elle met par-dessus cette toilette un grand manteau en

forme de cape et que retiennent deux agrafes d'argent. Puis, lentement, une fois prête, elle descend, pleine d'émotion, le grand escalier de pierre du donjon, dont les voûtes sonores repercutent les mille bruit imperceptibles de ses pas légers. Et toute tremblante d'angoisse et d'émotion, elle va s'agenouiller dans la chapelle du vieux manoir, en attendant l'arrivée de celui qu'elle aime. Mais, comme la loi religieuse de l'époque, très sévère sur ce point, ne donnait pas le droit aux femmes d'entrer, ainsi vêtues de leurs plus beaux atours, dans les églises et même dans tous les autres lieux consacrés, Constance agraffe, en outre, son manteau dans sa partie inférieure et ramène sur sa chevelure un voile épais qu'elle laissait retomber en arrière. Puis, elle pénètre dans le sanctuaire...

A ce moment, le veilleur, placé au sommet du donjon, annonce, d'un son de trompe, trois fois répété : que des étrangers sont en vue du château. Le cœur de Constance bat à briser sa poitrine... Quelques instants après on entend grincer les chaînes du pont-levis et le mouvement de la herse qu'on lève à la poterne d'entrée. C'est lui ! il vient ! Vite, elle enlève le voile qui recouvre ses beaux cheveux, et, toute défaillante de bonheur et d'amour, elle court se jeter dans les bras de son seigneur et maître...

AMI DU JOURNAL.

# La Voleuse

Comme à votre teint je songeais,
Tout pensif, je m'interrogeais,
Me disant : D'où vient qu'elle est pâle
Comme un ciel d'hiver souffreteux,
Pâle comme un ambre laiteux,
Comme les perles ou l'opale ?...

Or, dans mon jardin j'avisai
Une rose au cœur divisé
Et rouge à la croire blessé,
Et qui riait coquettement,
Faisant briller un diamant
De gouttelette de rosée.

Et je me dis : " Parbleu ! voilà
La fleur coupable qui vola
Les couleurs de ma belle amie."
Et je cueillis, sans hésiter,
La rose pour vous l'apporter.
Reprenez votre bien, ma mie.

L. XANROF.

## Réflexions tristes

Je ne sais rien de plus profondément pitoyable que la triste affaire Lalonde dont les journaux nous ont si longuement entretenus, il y a quelque temps.... Non, il n'est pas trop tard pour parler encore d'elle, car, les renseignements qu'elle offre à tous sont d'un usage quotidien.

Et puis, combien jai plaint, la pauvre enfant,—et combien j'éprouve le besoin de l'écrire, —en songeant que dans la douloureuse et dernière crise de sa vie, à ce moment affreux où tout sombra autour d'elle, il ne s'est pas trouvé seulement une amie sur l'épaule de laquelle, elle eut pu, la malheureuse délaissée, pleurer un peu le douloureux destin de sa vie.

Et de se sentir ainsi abandonnée, si seule devant le mépris et le reniement d'un monde implacable et cruel, qu'y a-t-il d'étonnant que, le vertige s'emparant de son cerveau, le désespoir de son cœur, elle ait voulut s'évader de la vie !

Elle songea à un autre monde où l'on est puni, sans doute, du mal qu'on a pu commettre, mais où la justice est plus équitablement dispensée, à un autre monde où les intentions sont comprises, où l'on a pitié de la faiblesse humaine, et, où, à coup sûr, on doit, quelque châtiment qui nous attende, souffrir moins qu'en celui-ci....

Elle n'avait pourtant qu'un crime à expier, la petite Mamie Lalonde, qu'un seul crime : celui d'avoir trop aimé. Faut il donc que l'expiation soit si terrible pour le don loyal, le sacrifice généreux de tout son être ?

Le frisson m'agite encore quand je me représente les tortures morales de cette jeune fille, depuis l'heure de son arrestation jusqu'au moment où la mort vint mettre un terme aux palpitations trop fortes de son cœur. Ce qu'elle dut souffrir, ce que furent ses regrets, ses remords, la douceur cruelle des souvenirs, je puis bien essayer de me les imaginer, jamais, je le sens, la langue humaine pourra en décrire la désespérance et la terrible accuité.

Pourtant, elle partit, sans une plainte, sans un reproche pour le misérable, qui, non content de l'avoir trahie, l'abandonnait lâchement.

La seule compassion qu'elle reçut à l'heure de l'épreuve suprême, lui vint de la part d'un agent de police... Ah ! qu'il ne regrette pas, lui, aujourd'hui, qu'il ne regrette pas, bien qu'il lui en ait coûté cher, d'avoir donné à la malheureuse les derniers services qu'elle eut des humains.

Son cœur de policier endurci devant les pénibles spectacles rencontrés dans l'exercice de ses pénibles devoirs, s'est ému devant cette misère qui ne ressemblait en rien à celles qu'il avait déjà vues. Par pitié, il partagea son pain avec elle, il lui fit donner un gîte. Il en a été puni par la dégradation. J'estime que ce n'était pas assez, il fallait le chasser, chasser du corps de la police un officier qui a pu s'attendrir sur un sort aussi malheureux, il peut contaminer les autres....

Tandis que se déroulait l'enquête Côté, j'aurais voulu crier à tous : Au lieu de faire le procès d'un innocent, cherchez donc le vrai coupable, car, il en existe un, le premier, le seul coupable, et celui-là, vous n'en parlez même pas !

C'est lui qui fut le véritable larron, le larron d'honneur mille fois plus méprisable, que la pauvre enfant, qui, inconsciemment, sans qu'on puisse lui attribuer la responsabilité de son acte, vola à l'étalage.

C'est lui, l'assassin, et il dormait en paix quand sa victime souffrait les affres d'une agonie épouvantable.

Celui-là n'a pas été inquiété, parce que la loi, la loi de l'homme, l'a mis à l'abri. Il n'a pas été prévu, dans son code, ce cas, qui se répète pourtant à chaque instant, depuis que le monde est monde. Ah ! il est bien protégé, lui, le séducteur, mais sa victime, elle, périra, pour avoir mis en lui, sa foi, pour avoir cru à la durée d'un rêve...

Ah ! mères, enseignez donc à vos filles ce qu'est la vie avant qu'elles en aient fait le dur apprentissage.

Dites-leur tout ce qui se cache d'embûches, de tentations, de chutes, sous les fleurs du chemin de l'amour.

Répétez-leur donc que le plus grand ennemi de la jeune fille, c'est son cœur naïf et trop tendre et qu'elle ne doit pas écouter ses dictées quand elles s'écartent du devoir austère et de l'honneur sévère.

Ce qu'il faut bien leur apprendre

encore, mères, à vos filles, c'est que l'homme, cet être fort, ce maître si fier de ses droits, créé pour être le soutien du faible, sera cependant celui de qui elles devront le plus se défendre, et qu'une fois, déchues, par lui, du piedestal où leur pureté les avait placées, il les abandonnera à leur sort, laissant peser sur leurs frêles épaules tout l'opprobre et toute l'ignominie....

Mères, faites bien l'éducation de vos filles. Quand elles auront acquis le sentiment de ce qu'elles valent et celui de leur dignité, quand elles sauront qu'il n'est de plus beau front que celui qui n'a pas de tache, et de plus noble amour que celui dont on a triomphé du danger, nous compterons, dans la vie, moins de lugubres tragédies comme celle dont nous venons tous d'être les témoins.

FRANÇOISE.

## La légende des Fils de la Vierge

En ces jours-là, alors qu'Héliopolis, ignorante de la gloire qui la visitait, cachait entre ses murs l'Emmanuel enfant, son père adoptif et Marie, sa mère, en ces jours là, la Vierge très douce, assise un matin auprès de sa maison, à l'ombre chaude d'un palmier, filait sur son fuseau la masse blonde et soyeuse d'un lin choisi. Le Petit Jésus, qui essayait alors ses premiers pas sur le sable doré de l'Egypte, jouait sagement auprès d'elle... et un doux frémissement d'ailes invisibles palpitant dans l'air attiédi, trahissait seul la présence des anges essaimés dans l'espace, attentifs aux ébats du bel Enfant.

Là-bas, de grands sphinx de granit poli alignaient à l'horizon leurs croupes massives et leurs pieds couchés dans la poussière; une buée bleue, traînant au-dessus du sol, indiquait le cours large du Nil; des palmes croissant au bord de l'eau, soufflaient dans l'air de la fraîcheur et des parfums; et parfois, entre leurs têtes remuées, on voyait apparaître, posé sur une de ses pattes, quelque ibis rose au cou de nacre...

Mais tout cela,—les sphinx, le Nil, les palmes, l'ibis sacré,—tout cela, noyé dans la lumière ambrée de l'Orient, disparaissait aux yeux ravis des anges devant la beauté de la Vierge, fille de David, et la grâce de l'Enfant, fils du Très-Haut.

Or, une femme qui avait chez elle, un enfant malade étant venue chercher Marie, celle-ci partit, abandonnant son fuseau à la garde du Petit Jésus, et le Petit Jésus à la garde des anges.

Resté seul avec le fuseau de bois durci entre les mains, Jésus s'amusa d'abord à lustrer d'un doigt souple et patient le lin qui le garnissait, puis à souffler dessus, l'haleine douce et les lèvres arrondies.

Et le lin de s'envoler en fils tenus dans l'espace, et Jésus de rire aux éclats...

Quand revint la Vierge très douce, en voyant son fuseau dégarni, elle fut d'abord tentée de gronder Jésus:

—Eh quoi! mon cher Enfant, ditelle; qu'avez-vous fait?...

Et le Petit Jésus de continuer de sourire et de tendre son doigt vers l'horizon...

De tous côtés plus délicats qu'un cheveu blanc et plus transparents que le cristal, scintillaient les fils de la Vierge: les grands sphinx de granit sentaient leurs flancs emprisonnés par de fins réseaux d'argent, les ibis roses prenaient leurs ailes aux fils d'un métier qu'on ne voyait pas, la grâce des palmiers se doublait de celle des rosaces qui venaient s'y suspendre et l'air étaient plein de tant de légères dentelles que les anges n'osaient y voler, de peur d'en rompre les mailles.

Et la Vierge très douce, loin de gronder le Petit Jésus, l'attirant près d'elle et le baisant au front:

"Soit donc! mon Bel Enfant, ditelle, puisque vous le voulez..."

AMÉLIE MURAT.



## Quelquefois Supérieure

Dans une conférence à laquelle assistait votre serviteur, il y a quelques semaines, l'orateur faisait une apologie de la femme. Après avoir représenté que la différence des aptitudes, l'infériorité des forces physiques ne constituaient pas inégalité morale et sociale au profit de l'homme, il ajouta, comme par un audacieux effort: "Elle lui est quelquefois supérieure." A ces mots, j'entendis, partant de certain groupe masculin, une réclamation ironique. Il n'y avait pas à se méprendre sur le sens de ce ricanement. Celui qui se l'était permis trouvait la thèse absurde et protestait à sa manière contre ce qui lui semblait à la fois un excès de galanterie envers les dames de l'auditoire et une impertinence à l'adresse du sexe fort.

Bien des fois, depuis la soirée où un interrupteur malappris manifestait ainsi son opinion sur la moitié du genre humain à laquelle appartient sa mère, son ricanement a poursuivi ma pensée, comme la manifestation cynique d'une opinion fort répandue.

La femme parfois supérieure à l'homme! Ah! la bonne plaisanterie. Voyez encore cette cohue de jeunes rapins assaillant quelques jeunes filles qui ont osé demander au crayon et au pinceau un gagne-pain honnête, et réclamer une portion congrue de l'enseignement des beaux-arts, donné aux frais de l'Etat. Couturière, domestique... ou courtisane, voilà le lot de la fille du peuple, pour ces futurs pontifes de l'idéal.. Conspuez la femme! Tel est le cri de guerre des paladins de la supériorité masculine.

Notre vieux renom d'urbanité, de déférence, d'aimable et saine galanterie à l'égard du beau sexe, subit en vérité de graves atteintes en ce moment et c'est à se demander si nous n'allons pas reculer jusqu'à la sauvagerie des tribus du noir continent, où la femme n'a guère plus de valeur sociale qu'une paire de bœufs.

Qu'il prenne fantaisie à des femmes du monde, à des jeunes filles intelligentes de se soustraire aux frivolités du désœuvrement, pour se meubler l'esprit, développer leur jugement en suivant les cours de littérature ou d'histoire, on les raille, on siffle les

professeurs assez imprudents pour satisfaire un pareil goût, assez oublieux de la dignité de leur sexe pour se faire les complices d'un renversement du droit naturel. La femme riche, qu'elle appartienne à l'aristocratie, à la bourgeoisie ou à la finance, la femme et la fille de fonctionnaire, doivent faire de la tapisserie, lire des romans, jouer un peu de piano, développer les grâces qu'on apprécie dans un salon, cultiver l'art des visites de cérémonie et des réceptions correctes.

Et l'on s'étonne des exagérations, des excentricités du mouvement féministe ! On se scandalise ou on se raille de certaines émancipations ; comme si toutes les tyrannies ne provoquaient pas l'esprit de révolte ; comme si les violations du droit en pouvaient condamner les revendications. Du haut en bas de l'échelle sociale, la tyrannie masculine tend à s'affirmer avec toujours plus d'arrogance. Le cultivateur, l'ouvrier, trouve tout naturel que sa femme soit confinée dans un logis étroit, insalubre, qu'elle se prive du nécessaire pour que les enfants mangent à leur faim, tandis qu'il va, lui, s'amuser, consommer, jouer au cabaret, prêt à répondre par des injures ou des coups aux représentations qui accueilleront son retour. "Que diriez-vous, demandait quelqu'un de ma connaissance, à un père de famille qui rentrait ivre après une journée de chômage volontaire, que diriez-vous si votre femme allait, de son côté, à la guinguette, et y dépensait à boire les quelques sous qu'elle gagne dans les instants dont ses devoirs domestiques lui permettent de disposer, au détriment de sa santé. — Ah ! répondit l'ivrogne ; pour ma femme, c'est autre chose ! "

Eh ! oui, toujours le système commode des deux morales. La femme, c'est autre chose ! Que le mari donne des coups de canif dans le contrat, que le jeune homme fréquente les mauvais lieux, cela ne tire pas à conséquence. La femme de l'un, la sœur de l'autre, doivent rester chastes. Quand donc fera-t-on comprendre aux intéressés que ce système d'inégalité dans une forme de la tyrannie et une véritable immoralité renferme un aveu d'incapacité de la part du sexe fort et un témoignage implicite de la supériorité du sexe faible ?

La femme *quelquefois* supérieure à l'homme ! C'est bien plutôt "*souvent*" qu'il faudrait dire. Mieux que lui, elle donne aux malades les soins les plus délicats ou les plus répugnants ; elle est plus forte contre la pauvreté ; elle ne se soustrait pas, d'ordinaire, comme lui, par des distractions malsaines, aux misères ou aux obligations du foyer. Les chefs de famille perdus de dettes sont plus nombreux que les femmes qui ruinent leurs maris par de folles dépenses. Il y a, dans les prisons beaucoup moins de femmes que d'hommes. Est-ce là, chez elles, marque d'infériorité ?

Que si de la vie ordinaire et de ses conditions générales, nous passons à certaines manifestations spéciales de l'activité, il serait aisé de montrer l'injustice du préjugé qui entend tenir la femme dans la sujétion ou lui fermer l'accès de certaines carrières où ses aptitudes trouveraient leur emploi. Je ne prétends pas le moins du monde, ni que la femme puisse exercer toutes les professions, ni que dans toutes celles qui lui sont ouvertes ou dont elle force l'entrée, son mérite, ses succès puissent porter ombrage à l'homme. Je voudrais qu'elle ne fût pas systématiquement tenue pour incapable et que, à ses risques et périls, partout où la décence ne lui interdit pas de se produire, et son rôle domestique étant sauvegardé, elle pût user de la liberté de concurrence.

A ceux qui tiennent la femme pour un être intellectuellement inférieur, il n'est pas inutile d'apprendre qu'on a vu parfois des femmes supérieures. Dans les lettres : Mme de Staël, Georges Sand ; dans la politique : Christine de Suède, Catherine de Russie, Marie-Thérèse d'Autriche, Mme Roland, pour ne parler que des mortes.

H. DRAUSSIN.

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs l'apparition d'une nouvelle revue, *Jérusalem*, richement illustrée et paraissant le 24 de chaque mois, sur papier de luxe, au prix de 3 francs par an. Elle traitera de toutes les questions relatives à la Terre Sainte.

Un numéro spécimen est envoyé gratuitement sur demande adressée à l'éditeur, Paris, 5, rue Bayard.

## Lettre Intime.

Ma petite chérie,

Ta dernière lettre est un cri du cœur, et depuis que je l'ai lue, je n'ai pas pris une minute de repos afin de te renseigner, et, ce le plus tôt possible sur les points d'interrogation que tu me poses. En effet, tu demeures à la campagne et tu tiens à connaître quelles sortes de chapeaux seront portés cet hiver. Je comprends ta légitime curiosité, va, et je suis bien aise de t'annoncer que je t'apporte de quoi à aisément la satisfaire.

Oui, ma bonne, il n'y a pas une modiste à Montréal plus instruite que moi sur les formes nouvelles et les plus beaux modèles. Et c'est à Mille-Fleurs, où je me suis rendue aujourd'hui que l'on m'a donné ces détails et de la meilleure grâce du monde. Tu connais Mille-Fleurs ? à coup sûr, tu as dû en entendre parler. C'est un des établissements de modes chics de la ville. Et ce qu'il y a de jolies choses ! L'exposition bat en ce moment son plein et, si, devant tant de merveilles, je n'en ai pas perdu la tête, c'est que je tenais à la garder pour la coiffer d'un de ces magnifiques chapeaux. Il y en a de tous genres, ma chère, et le goût hésite entre la grande amazone fièrement retroussée, le poétique Velasquez à l'ondoyant panache retombant en caresses sur les cheveux, ou l'élégant Gainsborough, piqué d'ailes, de plumes finement ombrées. Et puis, les toques fleuries, les capotes empire, Louis XVI et Directoire... jamais je n'ai vu une aussi éclatante élégance. Quant aux nuances, ma chère, c'est le vert, le brun, et le rouge qui ont la suprématie. Très gentil pourtant ce gris, où des roses fièrement campées semblent vous narguer par-dessus la calotte. Enfin, je n'en finirais pas, et, il vaut mieux que tu viennes choisir toi-même. Je t'assure que cela vaut bien la peine d'une visite, sans compter le plaisir que j'aurai à te voir.

N'oublie pas : Mille Fleurs, 1554 rue Ste-Catherine. D'ailleurs, j'y retournerai encore, avec toi, avec grand plaisir.

Ainsi, c'est au revoir que je te dis, ma bonne petite chérie.

Ton amie,

MARCELLINE.

# L'AVEU

Avec sa chevelure blanche ondulée et poudrée d'un imperceptible nuage odorant, sa taille longue, enserrée en une robe d'une sobre élégance, sa main gracile aux doigts fuselés, son pieds menu, chaussé d'un souple soulier découvert sur un bas de soie brodé, elle avait grand air, l'aspect d'une douairière séduisante de charme, de distinction. Du reste, ayant conservé, malgré ses soixante ans, l'allure jeune, aristocratique, grâce à son port, à sa sveltesse, elle prenait un méticuleux soin de sa personne, luttant contre la décrépitude, moins par coquetterie surannée que par dignité de soi, noble amour-propre de femme qui estime dégradant le laisser-aller, la veulerie dans la vieillesse. Mais elle ne prétendait nullement tricher la nature, ne fardait pas ses rides, ne maquillait pas la flétrissure de ses chairs, et si sur ses beaux cheveux de neige elle vaporisait une pincée de poudre, c'était que sa coiffure s'en harmonisait et que ses traits, son teint, l'ensemble de sa physionomie et jusqu'à la douce couleur bleu tendre de ses yeux gagnaient à cette harmonie.

Lui, également très correct, très soigné, mais sans recherche, paraissait à peine la soixantaine, bien qu'il fût âgé de soixante-treize ans. On s'illusionnait sur son âge, comme sur le sien à elle, pour les mêmes raisons : l'élégance, la correction, les soins minutieux et surtout la jeunesse de l'allure désinvolte.

Assis vis-à-vis l'un de l'autre au coin d'un feu de bois qui attiédissait l'atmosphère du salon, les deux vieillards formaient un couple charmant, de prime-abord sympathique et qui évoquait en l'imagination de riantes images... Philémon et Baucis modernisés. Ils n'étaient cependant pas mari et femme, mais deux vieux amis dont la fraternelle intimité datait de plus d'un demi-siècle, alors que lui était le camarade de collège de ses frères à elle. Mais, depuis cette époque, leurs existences avaient été très dissemblables. Lui, subitement ruiné à vingt-cinq ans, à la suite d'une catastrophe de famille, s'était jeté dans la mêlée artistique, juvénilement illusionné, croyant conquérir la fortune avec son pinceau. Mais la réalité avait été l'envers du rêve : il avait végété besogneux, inconnu jusqu'au seuil de la vieillesse, et ce n'était que depuis une vingtaine d'années, qu'avec la célébrité enfin acquise, ses tableaux se vendaient.

Elle, héritière opulente, avait mené une existence de privilégiée mondaine, surtout depuis son mariage avec un grand propriétaire foncier—M. Craquelain—sportsman passionné, qui possédait de superbes chasses dans le Berry. Et chaque année, vers octobre, le peintre recevait de M. et Mme Craquelain une invitation à laquelle il se rendait avec joie.

Ce séjour, *au Château* était devenu pour le vieillard une habitude douce, reposante et qui aurait fait un trou à son existence si elle lui eût manqué. Ce n'était pas que les distractions fussent nombreuses pour le vieil artiste qui abhorrait la chasse : elles consistaient en promenades et en conversations les jours de chasse, alors qu'invités et chasseresses, ayant déserté le château, laissaient, comme aujourd'hui, les deux vieux amis en tête-à-tête.

Maintenant Mme Craquelain lisait, isolée dans sa lecture, sans souci de son hôte, ayant avec lui ce sans-façon charmant qui est un hommage à l'amitié, car il prouve qu'on est soi, sans grimaces mondaines.

Lui, avait quitté le coin du feu, et, debout, près de la fenêtre, s'imprégnait les yeux—ses yeux réflecteurs d'artiste—de l'espace qui commençait à grisailler teinté d'ombre légère.

Graduellement la chambre s'obscurcissait, et bientôt Mme Craquelain ne put continuer à lire. Alors elle posa le journal sur ses genoux, resta quelques instants pensive, puis dit à haute voix :

—Encore un de ces horribles mariages d'argent !... Vous avez lu le journal ?... Le prince de Malemort qui épouse un sac d'écus, Miss Dolly Boom...

—Et elle a vingt ans, la malheureuse !

—Bah ! dit-il, elle est milliardaire, et dans notre monde prétendu raffiné, il n'y a que l'argent d'important ; c'est triste, mais c'est ainsi.

—Comment, s'exclama-t elle dans un léger soubresaut d'indignation, c'est vous qui proférez une pareille hérésie !

Comme il avait fait cette réflexion dans une arrière-pensée qu'elle ne pouvait deviner et qu'il ne voulait avouer, il essaya de se ressaisir :

—Après tout, dit-il, jugez-vous meilleurs les mariages mondains courants ?... Un mot les définit : hypocrisie,... Hypocrisie avant, hypocrisie après car ni l'un ni l'autre des fiancés ne se connaissent, ne se montrant que sous leur plus favorable aspect.... Après le mariage, les amoureux, ou ceux qui croient l'être, goûtent une lune de miel de quelques mois, puis, chacun arrange sa vie selon son tempérament. La femme devient extra-mondaine, rêveuse, sentimentale, coquette ou coquine.., ; l'homme, joueur, coureur, canaille, vicieux, léger... Et ce sont là les meilleures unions mondaines, celles qu'on nomme mariages d'amour ou d'inclination. Quant aux mariages qui ne sont qu'un contrat entre deux sacs d'écus, ou bien entre une fille riche, orgueilleuse et roturière et un noble décavé... de ceux-là ne parlons pas.

—C'est triste !

—Que voulez-vous, ma chère amie ? La civilisation est l'art d'être hypocrite. Et plus on est civilisé, plus....

—Taisez-vous avec votre scepticisme... On dirait à vous entendre qu'il

est impossible à deux êtres humains de traverser ce bas monde unis dans l'affection, dans la mutuelle estime, indulgents l'un à l'autre, se connaissant, se comprenant, dans un milieu de tendresse et de dévouement !

—Pour vivre ce rêve, il faudrait deux êtres à l'âme de cristal.

—Eh bien ! n'en existe t-il donc pas? Ne sommes-nous tous que misère, boue, vanité et orgueil ?

—A peu près... Et notre orgueil comme notre vanité sont si effroyables que non seulement ils nous font vivre masqués, mais il faut encore que le masque demeure posthume.

—Oui, pour vous autres artistes qui vivez pour la gloire. Mais les bourgeois?

—Ils ont l'âme souillée par l'argent, par les vices et les défauts qu'engendrent la richesse.

—Et le peuple?... les petites gens, qui s'aiment, s'épousent, s'adorent et ont des enfants ?

—Oui, chez quelques uns de ceux-là tout n'est pas grimaces et mensonges. Mais ils ont la pauvreté... Ah ! la pauvreté !...

—Sur quel ton amer vous dites cela, cher ami. Je sais que vous avez beaucoup souffert pour acquérir votre situation, votre célébrité. Mais n'êtes-vous pas aujourd'hui payé de retour ? Et puis, ne m'avez-vous pas dit souvent que la souffrance et la pauvreté sont l'apprentissage nécessaire de la vie d'artiste ?

—C'est vrai, la misère nous est nécessaire. Cependant...

—Eh bien ! cependant ?... Pourquoi encore cette réticence ? Est-ce qu'à moi vous devez cacher quelque chose ? Est-ce que vous me cacheriez quelque chose ?

—Oui, je vous cache quelque chose et depuis près de quarante ans.

—C'est donc bien grave ?

—Non... seulement un peu triste.

Puis, sur un autre ton, après un silence :

—Vous rappelez-vous le 31 octobre 1857 ?

—Mon Dieu ! non ! répondit-elle riant. Savez-vous qu'il y a trente-huit ans de cela ?... C'est un bon bout de chemin ! Je me souviens seulement qu'à cette époque on portait des crinolines.

—Eh bien ! moi, dit-il, dans une gravité qui contrastait avec le rire de son amie, je me souviens que ce 31 octobre-là vous portiez une robe de popeline bleue, une robe que vous mettiez pour la première fois et dont vous raffoliez... Elle vous allait, d'ailleurs, à ravir.

—Quelle mémoire !

—Et ce n'est pas tout... A la tombée de la nuit, précisément à l'heure où nous sommes, nous étions tous les deux seuls dans le petit salon chez votre mère, et nous bavardions ..Vous me questionniez en ami, en quasi-frère ou plutôt en grand frère qu'on a toujours vu grand et qui vous fait l'effet d'un vieux bonhomme... Et à ce vieux bonhomme de trente-cinq ans vous posiez toutes sortes de questions... encore comme aujourd'hui. . Seulement les questions n'étaient pas les mêmes. Vous aviez alors des illusions sur tant de choses !... Sur le monde, ses joies, l'amour. .

—Ah ! mes illusions de vingt-deux ans, que la vie les a tôt dissipées !... Même mes enfants... dit-elle, laissant sa pensée s'achever dans la tristesse d'un sourire.

—Oh ! les enfants ! commenta-t-il. Il y a ingénument chez eux tout l'égoïsme et l'ingratitude de l'homme.

—Que vous dites vrai ! mon ami, approuva-t-elle avec gravité.

Puis, après un temps, elle ajouta :

—Et que me contiez-vous en 1857 sur le bonheur, l'amour. . tous ces beaux et grands mots de la vie—illusions en deçà du mariage, désillusions au delà ?

—Comme vous étiez alors en deçà et que ces grands mots étaient encore illusions vierges pour vous, je me gardai bien de les déflorer. Et puis... Et puis...

—Eh puis ? .. Eh bien ! et puis ?...

Alors, dans un brusque soulagement de franchise :

—Et puis, je les avais, moi aussi, ces illusions... Oui, moi, votre grand frère, le vieux bonhomme... Mais, comme vous ne pouviez vous douter de ces sentiments, je ne parlai pas de moi, seulement des *autres*... Ensemble, nous avons passé en revue tous les partis sortables, et je vous donnais mon opinion sincère sur l'un et l'autre, voilant un peu la vérité lorsque je devinais votre sympathie pour un préféré, ne voulant pas appuyer sur votre cœur, lui faire mal ..

—Cher ami !... Est-ce possible ?... Vous !... murmura t-elle, la voix émue.

—Oui, moi ! Et je vous devinais, et je vous comprenais... Je savais que la jeune fille rieuse, innocemment flirteuse, qui aimait la danse, le monde, les plaisirs, avait une nature d'élite, un cœur en bourgeon, prêt à s'épanouir dans l'affection .. Je savais que cette mondaine serait une compagne idéale, et que le bonheur était de l'aimer, d'en être aimé, de vivre auprès d'elle... Et pourtant, le soir même de ce jour, je vous quittai, prétextant un voyage à l'étranger, quand la vérité était que je retournais à mon atelier, navré, cachant ma pauvreté, ma misère d'artiste qui travaille dans l'isolement et à qui il manque quelques milliers de francs pour la réussite.

—Quelques milliers de francs !... Pourquoi ne vous êtes-vous pas ouvert à moi ? dit-elle, poignée, les larmes à la gorge, prêtes à jaillir.

—Pourquoi ?... Parce que je n'étais pas arrivé et que je doutais de moi... Je ne savais pas si la fortune viendrait un jour, si même je parviendrais jamais à gagner ma vie avec mon pinceau... Je voyais autour de moi tant de malheureux, tant de peu chanceux, tant de méconnus qui valaient mieux que moi et avaient plus de talent !... Et puis, je n'osais faire un aveu... La pauvreté est timide... l'amour aussi...

A ce moment, un domestique entra avec une lampe. Aussitôt la douairière détourna la tête pour que dans la crudité de la lumière on n'aperçut pas que ses joues étaient inondées de larmes.

Le domestique posa la lampe sur une table, mit au point l'abat-jour, puis sortit. Alors le vieil artiste s'approcha de sa vieille amie et lui prenant la tête entre les mains, posa ses lèvres sur les yeux mouillés. Et tandis que ces larmes faisaient refleurir son cœur d'homme resté enfant, comme un peu d'eau sur une fleur fanée, elle, la voix douce, basse, presque en aparté, murmura : " Si j'avais su !... "

HENRI CONTI.

# LE COIN DE FANCHETTE

*Brin de Varech.*—Non, il n'est pas aussi difficile que vous le dites d'orner les autels avec des fleurs naturelles, même pour les églises de campagne. Quoi de plus aisé que de garder des pots de verdures, des lierres rampants ou grimpants, des palmes, des bégonias et autres plantes vertes que le bedeau peut entretenir, sans se donner beaucoup de mal, dans la sacristie ou chez lui? Il y a des époques dans l'année où il est sans doute difficile et onéreux de se pourvoir de fleurs, il n'en est pas où l'on ne puisse avoir de la verdure, et cela produit tout l'effet désiré. Les plantes artificielles étant bannies de nos salons et de nos maisons à cause de leur peu d'artistisme et de leur vulgarité, pourquoi ne seraient-elles pas bannies aussi de nos églises?

*Mimi.*—Les deux expressions au *revoir* et *à revoir* peuvent se dire également car elles ont toutes deux leur signification : l'une est plus familière et voudrait dire : au plaisir de vous revoir, tandis que l'autre indiquerait une forme plus respectueuse que familière : à l'honneur de vous revoir, C'est une nuance bien subtile et que si peu connaissent que je me demande si c'est bien la peine d'y mettre cette distinction. Grammaticalement parlant, c'est l'expression : au revoir, qui est la meilleure.

*Tante Marie.*—En Grèce et à Rome, les jeunes filles portaient autour de leur taille, une ceinture retenant les plis de leur robe et que l'on appelait : ceinture de vierge.

*Jean-Jacques.*—1° Je ne connais pas le livre dont vous me parlez. 2° Il ne suffit pas de lire beaucoup, il faut lire avec attention et bien comprendre tout ce qu'on lit. 3° Puisque vous le désirez, je vous signalerai ces fautes.

*Rose Rouge.*—C'est au musée du Louvre qu'il y a un salon avec sept cheminées; on l'appelle, je crois, le salon des sept cheminées. Le portrait de Mme Récamier se trouve dans ce salon.

*Miriam.*—Je suis heureuse que ce que j'ai dit à Tante Aurore dans le dernier *Coin de Fanchette*, relativement à l'éducation à faire aux enfants, vous ait rendu service. Oui, l'on ne songe pas assez à développer et meubler l'intelligence des petiots, on les croit toujours trop jeunes pour comprendre, ce qui est une grave erreur. Une femme me racontait encore, l'autre jour, qu'elle avait laissé briser, détériorer des gravures de prix en sa possession, simplement parce qu'elle en ignorait la valeur. "Ah! me disait-elle, pourquoi mes parents ne m'avaient-ils pas fait connaître le prix et la beauté de toutes ces choses!" Et ce qui est arrivé à cette personne est l'histoire commune à presque tous les enfants.

*Agaré von Berwick.*—Votre composition est singulière; elle est bien et mal; il y a de belles et de sottes phrases, des affirmations conséquentes et des contradictions inconséquentes Est-ce bien de vous? N'y a-t-il pas, de ci de là, quelques bouts plagiés. Telle qu'elle est cependant, je ne saurais la publier sans qu'elle fût retouchée. Cette légende moyenageuse doit avoir un dénouement quelconque... cette princesse personnifie sans doute quelque chose, ce page doit avoir une mission moins brumeuse que celle de toujours chasser dans une forêt où les pendus pourrissent aux branches. Remettez sur le métier, ce serait si joli s'il y avait moins de mystère et plus de bon sens.

*Maman chérie.*—Pourquoi vous désoleriez-vous de vieillir? Chaque âge a ses plaisirs, et, l'expérience que donne les années est si bonne chose qu'elle vaut bien la peine de vieillir un peu pour l'acquérir mieux. Et puis, quand on est trop jeune, on ne goûte pas les joies de la vie parce qu'on n'a pas encore appris à les estimer à leur juste valeur. On espère toujours en quelque évènement plus grand, meilleur encore que ceux qui nous arrivent, tandis que plus tard on savoure les moindres lueurs roses qui passent dans notre vie, sachant ce qu'elles valent et combien elles sont rares... Croyez-moi, chaque âge a sa poésie Cela me rappelle ce qu'un homme d'esprit disait à une femme d'une grande beauté autrefois, et, qui, prétextant son âge, ne voulait plus accepter aucune galanterie : "Madame, ce n'est pas à midi, c'est à cinq heures que les belles journées sont les plus belles."

*Boulotte.* — Les manches à gigot redeviennent en faveur. Elles sont longues ou demi-longues. Les manches à double bouffant avec poignet bouillonné sont encore de mise. Partout, on introduit le genre 1830, aussi bien dans les robes que dans les chapeaux.

*Tavote.*—Vous êtes une grande amie bien séduisante.—Ne croyez-vous pas qu'il faille savoir discerner entre la bonté naturelle des bonnes sottes et la bonté de celles qui le sont par raisonnement intelligent?

*Jean Tappeloup.*—Ce roman, dont vous me parlez, a été en effet fort discuté; s'il m'était permis de donner mon opinion après tant d'illustres littérateurs, je dirais que je l'ai trouvé sauvage et cruel. Et pourtant, des choses comme cela arrivent dans la vie réelle.

*Petite femme.* — La robe-réforme dont on vante les qualités si hygiéniques est une sorte de robe Empire sans traîne. Elle permet de ne pas porter de corset. C'est une horreur à mon avis. Au temps des tuniques et des peplums, les femmes ne portaient pas les corsets tels que nous les portons aujourd'hui, mais elles n'auraient jamais eu cette grande allure qu'on remarque dans les gravures qui les représentent, si elles n'avaient pas eu, sous leurs draperies gracieuses, des ceintures assez larges pour maintenir la taille sans la comprimer. Le corset n'est pas un mal, c'est son abus seulement qu'il convient de déplorer.

*Sphinx.*—Votre énigme est trop difficile à résoudre. J'y renonce.

FRANÇOISE.

## Propos d'Etiquette.

D.—*Une jeune fille peut-elle envoyer sa carte de visite à un jeune homme?*

R.—Non.

D.—*Quand je vais, le dimanche, à la messe, avec une dame, dois je lui offrir à porter son livre de prières. Ça n'a-t-il pas l'air trop mari?*

R.—Rassurez vous; un mari songe rarement à ces délicatesses envers sa femme. Vous devez offrir de porter le livre d'heures de "votre" dame.

D.—*Une plante d'appartement peut-elle s'offrir en cadeau?*

R.—Certainement. Et c'est même un des plus agréables cadeaux qui puissent se donner.

D.—*Puis-je offrir à une jenne fille, après le théâtre, de l'amener souper seule avec moi, dans un restaurant?*

R.—Pas si la jeune fille est honnête et si vous la respectez.

LADY ETIQUETTE.

## Chronique de l'Elégance.

Les nouveaux chapeaux d'automne sont on ne peut plus chics et seyants; ceux très habillés sont à bords très larges avec hautes calottes, tandis que ceux de tout-aller sont très petits. Il y aura aussi des turbans auxquels on piquera encore une aigrette. La longue plume paradis est également en vogue et prête une grande élégance au chapeau; elle accompagne le chapeau Directoire.

Les fruits jouent un grand rôle dans la décoration des chapeaux d'automne; les cerises, les groseilles, d'immenses grappes de raisin se verront en abondance. Mais il ne faut pas croire pour tout cela que les fleurs seront exclues. Les roses et autres fleurs de ce genre seront aussi considérées de bon goût et très à la mode.

Une nouveauté de la saison d'automne sera de porter une jaquette en velours ou en soie avec une jupe en drap de même teinte.

Le brun reste toujours la couleur fashionable.

La jupe Directoire est fort en faveur; montée par cinq ou sept lès, elle peut être froncée, plissée ou bouillonnée tout autour, ou seulement dans le dos et sur les côtés en laissant le devant libre pour former tablier. L'ampleur tombe gracieusement et le bas se finit avec une grande ou une petite traîne ou se fait rond.

Avec une jupe Directoire, il faut aussi le corsage Directoire. Ce corsage est drapé, blousant ou tendu dans le dos. Une doublure ajustée soutient le corsage. Avec la ceinture corselet plus ou moins tendue, les côtés de devant seuls doivent être blousants, mais avec la ceinture drapée ou noire le gilet blouse également. Les manches bouffantes à manchettes dites mousquetaire accompagnent ces corsages. Les manches sont froncées au milieu et montée sur une doublure.

Un tissu bien nouveau est le chiffon à fleurs. Fera-t-il long feu? C'est ce qu'on ne sait pas encore.

Les nuances les plus en vogue après le brun, sont le marron, le vert de gris, le bleu Delft.

CIGARETTE.

## Le Carnet Intéressant

**De l'audace, de l'audace, et toujours de l'audace!**

Après la journée du 10 août, l'Europe coalisée marchait contre la France. Verdun et Longwy étaient au pouvoir des ennemis; la Convention tremblait, Paris était consterné.

Danton entre à l'Assemblée, monte à la tribune, surexcite, dans une improvisation émue, le patriotisme de ses concitoyens, et termine son discours par ces mots demeurés célèbres: "De l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace!"

On a bien raison de dire que les époques se suivent et ne se ressemblent pas.

**L'avis du plus grand nombre est souvent le moins bon**

Et rarement conforme à la droite raison.

(DESTOUCHES.)

Tiens! tiens! tiens!... Eh bien, mais Destouches n'était pas l'ami du suffrage universel! Enfin ceci, nous est indifférent, et constatons tout de suite qu'au point de vue de l'art, il a un million de fois raison.

## Recettes Faciles

OMELETTES AUX POMMES.—Prenez trois belles pommes, épluchez-les et enlevez les pepins. Coupez-les ensuite par petites tranches que vous mettez dans la poêle avec du beurre, faites cuire à feu doux jusqu'à ce que les pommes deviennent molles sans cependant se défaire.

Pendant que les pommes cuisent, on casse six œufs en séparant les blancs des jaunes. Battez les blancs jusqu'à ce qu'ils soient en demi-neige, c'est-à-dire seulement un peu fermes; mêlez alors avec les jaunes dans lesquels vous aurez mis deux à trois cuillerées à café de sucre en poudre et, si vous voulez, une grosse cuillerée de crême ou de bon lait.

Au moment de mettre l'omelette dans la poêle, on ajoute de nouveau du beurre; agitez avec la fourchette pour que les pommes soient également réparties dans toute l'omelette, veillez à ce qu'elles ne collent pas au fond de la poêle. Lorsque les œufs sont suffisamment pris, repliez l'omelette en deux en forme de chaussons et versez-la avec adresse sur un plat.

Saupoudrez de sucre en poudre, faites rougir une pelle et passez-la dessus pour faire caraméliser le sucre.

POUR RACCOMODER LES ŒUFS—Voici un moyen fort simple d'empêcher un œuf fêlé de se vider dans l'eau bouillante. Il suffit, au moment de le cuire, de bien frotter la coque avec un citron coupé sur la partie fêlée et un peu au delà, car la fente s'allonge toujours à la chaleur.

Vous pouvez alors, sans crainte, plonger l'œuf dans l'eau bouillante, en évitant, bien entendu, de provoquer de nouvelles fêlures en le laissant tomber dans la casserole. Pour cela, le mieux est de poser l'œuf sur une cuiller et de le descendre ainsi doucement au fond de la casserole.

La fêlure ne s'élargit pas, et il ne s'écoule aucune partie de l'œuf, qui reste absolument lisse et intact.

ECONOMIE DOMESTIQUE.—Les légumes frais de toute espèce se conservent mieux lorsqu'on les met sur de la pierre.

Les vieux mouchoirs de soie font d'excellents torchons pour essuyer la porcelaine, les jolies meubles et le bric à brac.

Pour enlever le goût de poisson des couteaux et des fourchettes, il faut les frotter avec un morceau d'écorce de citron.

Une pomme mise dans un seau à biscuits les empêchera de sécher à condition qu'on remplace la pomme dès qu'elle est dessèchée.

*Croquettes de Tomates.*

1 tasse de jus de tomates passé au tamis.
3 cuillerées à bouche de farine.
½ cuillerée à bouche de beurre.
¾ de cuiller à thé de sel.
½ cuiller à thé de jus d'oignon.
½ cuiller à thé de sel de céleri.
Une pincée de poivre.

Faites bouillir le jus de tomates et ajoutez lentement la farine, en mélangeant constamment jusqu'au premier bouillon. Mettez dans une casserole à double fond et laissez bouillir pendant vingt minutes, ajoutez les autres ingrédients et faites refroidir. Faites des croquettes en forme de bouchon, passez à l'œuf et faites frire dans de la graisse bouillante. Disposez sur du papier et servez chaud seul ou avec une sauce à la crème ou au fromage.

Tomates farcies. — Enlevez environ l'épaisseur de deux pouces du dessus de la tomate. Avec une cuillère creusez-la juste aux trois quarts Mêlez ensuite ce que vous avez enlevé de l'intérieur de vos tomates avec une cuillerée à thé de sel, un peu de poivre, une cuillerée à soupe de beurre, une tasse de mie de pain, une cuillerée à thé de jus d'oignon, une cuillerée à thé de sucre et une demi-tasse de viande de poulet cuit—des restes.

Emplissez vos tomates de ce mélange, remettez la tranche enlevée sur le dessus et faites cuire doucement environ trois quarts d'heure.

Mettez dans un plat, garnissez de persil et servez. Cette quantité de farce suffit pour douze tomates.

## Exposition Parisienne

La plus belle exposition des modes d'automne et d'hiver que j'ai vue cette année est certainement celle du "Bon Marché", Maison Letendre, Fils & Cie, de la rue Ste-Catherine; non seulement pour le bon goût avec lequel ce magasin est décoré, mais pour l'immense choix de modèles provenant des meilleures maisons de Paris, que j'ai pu y admirer.

Aussi est-ce avec une grande joie que j'engage toutes nos élégantes qui sont toujours très heureuses d'être au courant de tout ce que la mode a su créer de nouveau, de s'empresser d'aller visiter cette bonbonnière de chapeaux, où hier il était presque impossible d'y entrer tant le nombre de visiteurs était grand.

Je suis assurée à l'avance que toutes les personnes qui suivront mon conseil en visitant cette exposition seront agréablement surprises par la beauté et le grand nombre de chapeaux qu'elles pourront y admirer.

Aussi ne puis-je terminer sans adresser tous mes compliments à MM. Letendre, Fils & Cie pour tous les efforts qu'ils font pour faire de nos élégantes de véritables parisiennes.

Mad. Frou-Frou.

## Le Fleau

La lutte contre le fléau de l'alcoolisme est une œuvre de salut public aussi bien que de défense nationale, et rien ne saura nous rebuter dans la tâche que nous nous sommes assigné de créer, d'abord, au Canada, une opinion nettement anti-alcoolique. Cette opinion imposera plus tard à ceux qui conduisent le char de l'État des réformes qu'on ne songe pas encore aujourd'hui à réclamer. Et en attendant que le peuple lui-même ait compris le besoin de ces réformes et le grand danger auquel il est prêt de succomber, ayons recours aux antidotes qui peuvent guérir ceux qui sont déjà alcoolisés, ou ceux qui sont sur le point de contracter la triste habitude de prendre la boisson. Aux victimes de ces abus désastreux, conseillons le remède du Dr. McKay qui, jusqu'ici a donné les résultats les plus satisfaisants, comme nous devons le croire par les témoignages d'hommes irréprochables et qui n'ont à cœur que le bien-être et le développement intellectuel et moral de leurs compatriotes. Le Dr. McKay reçoit toutes les lettres qui voudront lui demander avis à ce sujet à son bureau, à l'Hôtel de Ville à Montréal. Tous les renseignements seront envoyés gratis. Bientôt nous espérons annoncer que toutes les femmes désirant des informations particulières sur le traitement de l'alcoolisme pourront s'adresser à une femme qui se chargera de répondre à tous les appels et se fera l'intermédiaire entre le Dr. McKay et celles que la timidité empêcherait de s'adresser directement au médecin. Il ne faut pas perdre de vue que le remède du Dr. McKay élimine du système toute trace d'alcool et enlève le goût et le désir de boire.

M. Bébé finit de manger son dessert, et, comme il l'a trouvé bon, il en redemande :

—Donne moi z'en encore un peu, dit-il à sa mère.

—On ne dit pas : donne-moi z'en un peu, objecte celle-ci.

—Ah ! on ne dit pas ça, fait Bébé ; eh bien, donne-moi z'en.... beaucoup.

# PAGE DES ENFANTS

## Après les vacances

JE suis sûre chers petits neveux et nièces, que vous vous êtes mis au travail avec une ardeur nouvelle et que vous vous êtes fermement décidés à faire une année qui va compter double. Persévérez dans vos bonnes résolutions, je vous le dis encore, et je ne saurais trop vous le répéter, la persévérance est le secret du succès.

N'oubliez pas non plus votre page ; Ayez à cœur de contribuer à la rendre intéressante, c'est votre demeure, travaillez à son ornementation et ne ménagez pas vos peines.

Je n'ai pas reçu un grand nombre de réponses aux questions de ce numéro-ci Je vous le pardonne, car à la fin des vacances comme cela, on prend un peu de temps à se remettre entièrement des distractions et du plaisir de ces derniers mois, mais pour le prochain numéro et pour les suivants, je n'accepterai pas d'excuse et je vous attends tous en foule.

TANTE NINETTE.

## LES JEUX D'ESPRIT

### Question d'histoire

(Pour mes jeunes savants et savantes.)

Quelle est la reine dont le père mourut assassiné, le mari décapité, la fille en prison et le fils en exil.

### Histoire du Canada

Faits aux dates suivantes : 1535-1608-1639-1645 1659 1663.

## Réponses à Jeux d'Esprit

### Charade

L'élégante voiture et le lourd camion.
Dans l'eau de la rivière habite ce [poisson.
Une héroïne de la Révolution.

Rép. Charlotte.

Ont répondu : Lucile L'heureux ; Adolphine, St-Jean, Québec ; Josette et Rodolphe G., Montréal.

### Histoire du Canada

Quelle époque de l'histoire du pays peut être appelée "temps héroïques ?"

Rép. De 1608 à 1663 parce que les colons eurent à combattre sans cesse contre les Iroquois.

Ont répondu : Adolphe St-Jean ; Josette G., Montréal ; Lucien R. Fleur des bois et Feuille d'Automne, Trois-Rivières.

## La Forêt

*Journal d'une petite fille de douze ans et demi*

(SUITE ET FIN)

Par les fenêtres, vis-à-vis, l'école : le maître, un grand gros homme blond, lève le nez, et regarde nos croisées rouvertes ce matin. En se baissant un peu, on voit les garçons qui jouent dans la cour carrée plantée de tilleuls, et on aperçoit, à gauche, la fontaine où se passent tant de choses extraordinaires et de baignades terrifiantes...

Mais papa nous défend d'inspecter l'école, et, prudemment, nous tournons nos regards de l'autre côté. De l'autre côté, c'est notre voisin, notre vieil ami, si galant avec maman à qui il porte de belles roses, de temps en temps, avec une révérence ..

Il a toujours ses deux chiens : cette affreuse Trognette, avec son museau plat et ses deux dents dehors, si peu aimable, et qui me donne la chair de poule à renifler mes jambes nues ;... et il a heureusement Domino, le gros, le poilu, le pacifique Domino. Ah ! celui-là, je l'aime et le caresse ; il est doux, il a de si bons tendres yeux marrons,—et quand il aboie, on sent que c'est pour rire que sa voix est si terrible et forte ; et il toise Trognette qui ronchonne autour de ses grosses pattes et sous ses longs poils blancs : grogne, ma chère ! ..

La matinée s'est passée à ranger notre linge dans les tiroirs, chacun le sien, dans la grande armoire. Et, à onze heures, nous avons pu filer au jardin, voir s'il y avait du nouveau.

J'ai revu mon petit chéri de cochon d'Inde, mon Kiki bien-aimé ; il a encore grossi ; il a un ventre énorme : il mange trop de pissenlits, sûr ! Je l'ai pris dans mes bras, et je lui ai donné un morceau de sucre : hein ! Kiki, c'est pas la femme du jardinier qui t'en donne.

Nous avons déjeuné à midi dans la grande salle à manger qui donne sur le jardin ; le mur est couvert de vigne vierge déjà visitée par tant d'abeilles et de gros bourdons gourmands.

Elle sent un peu le moisi, la grande salle à manger, et les placards grincent quand on les ouvre, mais, au dessert, quelle joie de retrouver les assiettes à personnages : j'avais le violonneux, moi ; mais Jane avait le petit garçon monté sur le cygne !...

Toute l'après-midi, en compagnie de maman, on a refait connaissance avec le Parc, et le Boulingrin, et le Jardin Anglais, et le Jardin de Diane ; à la musique, nous nous sommes assises sous notre arbre, qui, heureusement, était libre, et nous avons consciencieusement écouté la *Marche turque* de Mozart, que je commence à jouer très convenablement moi aussi : *si, la, sol, la, do.*

Nous avons dîné au jardin ; notre voisin, le vieux galantin, comme nous l'appelons, s'est mis à la fenêtre et nous a causé un moment ; Domino, en entendant nos voix, s'est mis à aboyer de l'autre côté du mur, et maman m'a donné un macaron que je lui ai jeté ; mais il paraît que c'est cette sale Trognette qui l'a mangé,—si j'avais su, va !...

Tour de jardin avec papa et maman ; nous avons découvert un nid de fauvettes dans un petit seringa, près de la grille, au bout de la grande allée ; la fauvette était dans son nid, elle n'a pas bougé quand nous nous sommes approchés ; pourtant papa avait sa pipe, et nous nos bâtons de cerceau. Elle a des yeux brillants, brillants, et deux petites plumes grises ébouriffées sur une jolie petite tête noire. Papa a bien défendu aux bonnes d'y toucher, et surtout, au jardinier, d'émonder le seringa,—que la petite fauvette soit bien tranquille avec ses petits, et bien cachée derrière les feuilles.

#  PAGE DES ENFANTS 

...Ma fête aujourd'hui ; ma patronne a eu une bonne idée, que ce soit sa fête, et par conséquent la mienne, précisément lorsque nous sommes à Fontainebleau...

Il est dix heures, mais, par discrétion, je reste dans ma chambre, pour ne pas voir les bouquets du jardinier, ni entendre les bruits inusités de la cuisine. Mes sœurs sont sorties avec Marie ; elles sont allées sûrement m'acheter mon cadeau ; j'essaie de deviner quoi,—des pinceaux, une boîte d'aquarelle, peut-être des bonbons anglais ?...

Je me suis habillée doucement, j'ai mis ma robe " aux abricots ",—une robe ravissante, avec des volants plissés et des manches courtes ; j'avais du poil sur les bras, je me le suis brûlé avec une bougie, ça a senti le poulet flambé pendant deux jours, maman n'y comprenait rien, mes sœurs n'ont rien dit !...

J'ai des souliers blancs, et des chaussettes blanches aussi,—Ma frange en ordre sur le front, mes cheveux bien peignés sur le dos,—et je descends lentement, à l'heure du déjeuner, le grand escalier rouge...

Naturellement, j'ai trouvé à table, sous ma serviette, le louis habituel de grand'mère, la boîte d'aquarelle de mes sœurs, et, dans un petit écrin, une broche ravissante de papa et maman ; un petit canard en or avec un seul œil (il est de profil), mais l'œil est en rubis.

Les bonnes, derrière la porte, assistaient aussi à mon émotion et au succès de leurs bouquets, — leurs affreux bouquets, hélas ! avec leurs fleurs dans du papier découpé, serrées, serrées, et qui étouffent,—braves filles, mais pauvres fleurs !

Mais au dessert, par exemple, il y avait un plat doux, une mousse de chocolat avec des pralines, je ne sais quoi,—quelque chose de fameux !...

Après déjeuner, un break est venu nous chercher, et on est parti, à travers la forêt, pour goûter à Franchard. Il faisait une chaleur extraordinaire, mes joues cuisaient, mes cheveux collaient à mon front, j'en ai enlevé mon chapeau ! A Franchard, nous avons bu de la bière, et mangé du bon pain bis avec du beurre et du jambon ; nous nous sommes balancées, nous avons joué au tonneau : tous mes palets tombaient à côté, et ça m'a vexée, parce que les garçons me regardaient... Alors je suis allée dire bonjour aux vipères, que l'hôtelier garde dans une cage de verre, sur un lit de mousse ; elles me font peur, j'en rêve, après, mais tout de même il faut que j'aille les voir.

Nous ne sommes revenus qu'à la nuit tombante, et le bruit de la voiture dérangeait à chaque instant des écureuils, qui bondissaient avec leur queue en panache...

Forêt, forêt sombre, avec tes écureuils, tes vipères, et peut-être tes brigands ! Forêt, belle forêt, tu es trop noire, trop profonde, trop mystérieuse ; tes mers de fougères et de bruyères rousses et roses, tes arbres hauts comme des...—des je ne sais pas quoi : rien n'est aussi haut, je pense, que tes arbres,—et tous tes bruits aussi...

Je ne suis qu'une petite fille, forêt !

Peut-être plus tard, avec mon mari qui aura une grande barbe et des bottes, peut-être oserai-je m'avancer dans tes fougères, sous tes ombres vertes, et alors je n'aurai plus peur ; mais à présent, mes jambes nues, mes cheveux sur le dos,—piqûres de serpents, brigands, frôlements, chauves-souris, écureuils,—tu me fais peur, grande forêt, il me tarde que le break nous cahote sur les pavés de notre Grande-Rue, et de me retrouver dans la grande salle à manger, sous la lumière de mon amie la suspension.

Tout de suite après dîner, les yeux lourds de sommeil, nous montons nous coucher, et, dans l'escalier, avec nos bougeoirs à la main, en petite caravane, je pense encore à la forêt, je frissonne, et je n'eus jamais tant de plaisir à revoir—il me semble que j'en suis un peu protégée—la dame au lorgnon d'écaille, malgré son air sévère, et le sourire étonné du jeune monsieur en cravate blanche...

Je suis la première fourrée au lit, mon drap jusqu'au nez ; c'est, tous les soirs, à qui devra souffler la bougie, et se coucher dans le noir...

Ce soir, c'est ma fête, alors ce n'est pas moi qui soufflerai la bougie...

Et puis je crois bien que je dors déjà..

*Pour indiscrétion conforme :*

Franc-Nohain.

---

## Variétés.

Melle de Champmoynat, en littérature Carmen d'Assilva-prière de ne pas confondre avec Carmen Sylva, reine de Roumanie,—est le plus jeune membre de notre Société des Auteurs dramatiques, dont elle fait partie depuis l'âge de onze ans.

—

Un autre écrivain juvénile est la petite-fille du capitaine Peary, l'explorateur connu des régions arctiques. Née dans les environs du pôle, élevée par les Esquimaux qui l'avaient baptisée "Ah-ri-ghi-to," le "bébé de neige," Marie Peary écrivait à neuf ans un livre intitulé "L'enfant du Pôle." Elle y expose ses impressions et ses appréciations des petits Esquimaux.

—

D'autres phénomènes, maître Dolo Falk et maître Willie Hope, sont renommés, le premier, pour la façon étonnante dont il joue aux échecs, le second, pour la maestria dont il fait preuve au billard. Willie Hope n'a que quatorze ans et sera très probablement champion d'Amérique avant de longues années. Dalo Falk est le fils d'un pharmacien de Galicie. Il a six ans et fait mat tout adversaire qui se mesure contre lui.

# Par le Droit Chemin

Par HENRI ARDEL

## I

Simone, brusquement, arrêta sa bicyclette et jeta, à son jeune frère qui pédalait près d'elle, de la même allure rapide, pareille à un vol:

—Ah! décidément, il fait trop chaud, Jean! Je n'ai pas le courage d'aller jusqu'au bourg d'Ault!...

Elle avait sauté à terre; et ses gants prestement enlevés, elle appuyait d'un geste instinctif le revers de ses mains sur ses joues brûlantes, dont la course avait avivé l'éclat rose.

Devant eux, la route s'allongeait en un pâle ruban, éblouissant de soleil, qui fuyait à travers les plaines, suivant la falaise. Jusqu'à l'horizon, que noyait la brume des journées très chaudes, la mer étincelait, toute bleue, pailletée d'étincelles, striée par le sillon clair de vagues nonchalantes dont la neige ne semblait distiller aucune fraicheur. Pas un souffle ne venait du large ni des lointains boisés de la forêt d'Eu. C'était un après-midi de septembre, pourtant; mais dans l'air, dans la lumière, même dans les ombres, il y avait toute la flamme des jours d'été.

Le jeune garçon, à l'exemple de sa sœur, avait arrêté sa machine et, un peu étonné, il regardait Simone qui, en effet, ne semblait pas du tout en humeur de promenade. Immobile sur la route, sa main distraite tenant le guidon de sa bicyclette, elle contemplait avec de larges prunelles d'envie les bouquets d'arbres d'un petit bois qui dévalait vers la mer.

Il s'exclama:

—Ah! ça, Simone, qu'est-ce que tu as aujourd'hui?... Tu recules devant la chaleur! Toi... une intrépide! C'est la première fois que je vois une chose pareille... Qu'est-ce que tu veux faire? Retourner à Mers?

Elle eut une petite moue résolue qui souligna drôlement ses lèvres, fraiches comme une fleur:

—Je veux te laisser aller seul jusqu'à Ault, faire la commission de père, puisque tu as un amour de lézard pour le soleil, et t'attendre en paresseuse à l'ombre du bois de Cise, sur la falaise.

—Mais tu vas t'ennuyer, toi qui n'es pas patiente!

—Je ne m'ennuierai pas... Je réfléchirai... Ou je me raconterai des histoires pour me distraire...

Le reflet d'un rêve semblait tout à coup avoir passé dans l'eau verte de ses yeux que les cils très foncés ombraient avec un charme étrange.

—Et si on t'assassine pendant que tu es seule?

—Sans ta protection?... Je crierai!... Je me défendrai en digne fille d'un colonel français! D'ailleurs, Jean, le bois de Cise n'est pas la forêt de Bondy!... Les villas y sont habitées par des mortels civilisés, très honnêtes personnes.

Jean n'insista pas. Il avait fait quelques objections, un peu dérouté par l'imprévu du projet de Simone, dont il était le dévoué chevalier; mais aimant fort à agir selon son bon plaisir, il trouvait tout naturel que chacun en usât de même. Pourtant, elle était si peu coutumière du souci de la température qu'il ne peut se tenir de répéter:

—Tout de même, Simone, je ne t'ai jamais vue si paresseuse!... Si René Soraize était là, il ne te reconnaitrait pas, lui qui est habitué à te voir pédaler comme un garçon, sous le soleil, le vent, la pluie!

Simone eut un léger geste d'épaules impatient; et si son frère avait été un observateur quelque peu attentif, il eût remarqué que le rose de son petit visage, irrégulier et charmant, était devenu plus vif quand il avait prononcé le nom de René Soraize. Mais tout en se mettant en marche, auprès de sa sœur qui avançait, dirigeant sa machine de la main, il remarqua simplement:

—C'est étonnant tout de même que René ne soit pas venu nous prendre!... Je l'ai rencontré ce matin sur la plage; il m'avait dit qu'il passerait à la villa vers deux heures pour savoir ce que nous faisions tantôt. Et il n'avait pas paru quand nous sommes partis à plus de trois heures!

—Eh bien! c'est qu'il avait eu mieux à faire, jeta rapidement Simone. Allons, Jean, sauve-toi. Porte la lettre de père et revient... Tu me trouveras en vue de la plage, sur le chemin de la falaise... Et à l'ombre!... Je te donne une heure.

Le garçon inclina la tête et enfourcha sa bicyclette. Mais au moment de prendre son élan, il se détourna pour crier à sa sœur, avec une sollicitude de père de famille:

—Tu sais que la descente sur la mer est très raide. Fais-la à pied; ça vaudra mieux!

Mais elle eut un rire insouciant:

—Bah! j'en ai vu bien d'autres!

Sn frère ne répondit pas. Il fuyait déjà, petite ombre noire sur la route blanche, poudrée de poussière et de clarté.

Avec des yeux qui ne voyaient pas, Simone le regardait s'éloigner. Au fond de ses prunelles, merveilleusement vivantes, la même expression de rêve flottait. Indifférente soudain à la brûlure du soleil, à l'appel des bois que l'automne approchant tacherait çà et là d'or roux, elle murmurait sans à peine remuer les lèvres:

—Pourquoi n'est-il pas venu? C'est pourtant notre avant-dernière promenade puisqu'après-demain, il part... Et quand nous nous reverrons, à Paris, ce ne sera plus la même chose!

Simone savait, à n'en pouvoir douter, une chose que Jean, par bonheur, n'avait pas soupçonnée; si, ce jour-là, elle trouvait insupportables la chaleur, la poussière, la route sans ombre, c'est qu'il lui manquait une présence qui, les jours précédents, lui eût rendu exquise la plus insipide des promenades.

Oh! les bonnes, les délicieuses semaines qu'elle venait de passer, enveloppée par le parfum d'une sympathie qu'elle sentait chaque jour grandissante, qui ouvrait à ce nouveau venu dans son existence, son cœur de dix-huit ans que nul encore n'avait su appeler ainsi. Jusqu'alors, vraiment, ce cœur avait appartenu tout entier

seulement à son père et à ses frères, à ses grandes sœurs, Marie, qui était religieuse, et Anne, l'aînée de tous; Anne qui, avec un dévouement si tendre, avait remplacé pour elle la mère qu'elle avait à peine connue.

Gâtée, adorée par tous les siens, elle avait, dans les diverses villes de garnison où était envoyé son père, grandi très heureuse, goûtant la vie avec une ardeur joyeuse de jeune créature que nulle entrave douloureuse n'a meurtrie; naïvement confiante en l'avenir dont l'inconnu ne l'effrayait pas du tout, encore qu'elle se sût une jolie fille sans dot, la véritable fortune de la maison étant représentée par le traitement du colonel. Mais elle se voyait partout si fêtée, que la pensée des jours mauvais ne l'effleurait même pas; l'âme illuminée par la féerie de sa jeunesse, elle vivait dans le Présent qui lui était bon.

Et puis, tout à coup, le hasard, pendant sa villégiature à Mers, l'avait rapprochée de René Soraize, chez des amis communs. Ils s'étaient vus, ils avaient causé beaucoup, beaucoup, comme l'on se voit, comme l'on cause durant les longues promenades d'été, aux heures de flânerie sur la plage, pendant d'interminables parties de tennis. René Soraize n'appartenait pas à l'armée, lui; professeur libre, il se donnait tout aux lettres et collaborait à d'importantes publications, attendant l'heure où il pourrait enfin écrire pour le théâtre comme il en avait l'obsédante vocation. Car il n'avait pas la fortune qui permet de tenter la chance, ruiné par un père qui avait été un trop hardi et trop fertile inventeur, totalement dépourvu de sens pratique; ce dont sa femme était morte désespérée, avec l'effroi de l'avenir ainsi préparé à leur fils. Mais lui semblait bien taillé, de force à soutenir victorieusement la lutte pour l'existence, très résolu à se créer une belle voie. Et pour sa vaillance calme et simple, pour la volonté, l'énergie, la droiture délicate qu'elle lui devinait, Simone l'avait tout de suite estimé singulièrement. Bien vite, elle avait remarqué que son père et Anne le jugeaient comme elle-même. Anne avait dit de lui: "C'est un garçon de grande valeur!"... Anne, qui avait une expérience de "vieille dame," encore qu'elle fût une jeune femme; mais dans le salon de son père, elle avait vu défiler tant de jeunes hommes!...

—Enfin, pourquoi n'est-il pas venu? murmura encore Simone. Nous aurions été si gaiement ensemble au bourg d'Ault. Pourquoi?...

Elle répétait les mots, nerveuse, les yeux fermés par sa déception à la fête éblouissante de ce jour d'été, indifférente au bleu tendre du ciel, au chant berceur de la mer dont les eaux semblaient épandre de la lumière. Elle ne voyait qu'un visage fermement dessiné, coiffé de cheveux châtains, hâlé par l'air salin, où luisaient des yeux clairs, sous l'arcade avançante du sourcil, et des dents superbes voilées par la courte moustache fauve...

Absorbée par le songe intérieur qu'elle ne précisait point, elle allait très lentement vers le bois. Le coup de trompe d'un automobile la fit tressaillir. Elle tourna un peu la tête, aperçut le lourd véhicule avançant dans un nimbe de poussière blonde. Alors il lui déplut d'être vue, cheminant auprès de sa machine, comme une bicycliste en détresse. A quoi songeait-elle de rêvasser ainsi sur une route, au lieu de s'en aller attendre Jean—et réfléchir à son aise,—sous le couvert des arbres du bois de Cise, puisque sa dignité lui avait interdit de regagner bien vite Mers où, peut-être, elle aurait su quelque chose de... *lui*.

D'un bond souple, elle fut sur sa machine, et, sûre d'elle-même, elle la lança à toute vitesse, comme prise d'un désir soudain de fuir sa pensée dans la griserie de la course.

Alors, tout de suite, elle retrouva cette sensation de vol qui l'enivrait. Une brise, maintenant, lui caressait le visage comme le souffle de quelque gigantesque éventail invisible. Sur ses pieds menus, chaussés de cuir roux, l'air soulevait les plis de sa jupe et les manches de sa blouse claire avaient des battements d'ailes...

La route tourna, s'enfonçant soudain entre les arbres et, d'une pente rapide, à peine atténuée par un semblant de détour, descendit vers la mer qu'une courbe voilait un instant. Et plus vite encore, la bicyclette roula, dirigée par une main expérimentée, mais aussi par une témérité d'enfant... Une seconde, la conscience en vint à Simone. Elle pensa:

—Ce n'est pas très raisonnable ce que je fais là! Mais que c'est amusant!... Je vole!

Elle allait, allait, emportée par sa machine, les tempes frémissantes, ravie, grisée, parce qu'elle avait dans le sang le même amour du danger qui avait jeté dans la carrière militaire son père, puis ses frères aînés. Comme des ombres fuyantes, elle apercevait les arbres dressés autour des villas, les promeneurs qu'elle distinguait à peine et qui saluaient sa course fantastique d'exclamations craintives.

Pourquoi?... Derrière elle, d'autres faisaient comme elle, car elle entendait, bien proche, le grelot d'une autre bicyclette qui dévorait l'espace comme la sienne.

La courbe était franchie. La route s'ouvrit sur l'horizon de la mer. Simone entrevit en bas de la côte qui s'arrêtait au bord même de la falaise, le parc en miniature, tout rose de la floraison des pavots, devant lequel stationnaient des breaks, des groupes de promeneurs avec des enfants qui jouaient sur la route. Et elle pensa, un peu impatiente:

—Comme il y a du monde aujourd'hui! Pourvu que je n'aille heurter personne!

Sage enfin, elle eût voulu ralentir son allure; mais elle n'en était plus maîtresse. Le frein que sa main mettait impérieusement était devenu une dérisoire entrave au formidable élan donné. Dans un éclair, elle pensa, très clairvoyante et calme, devant le danger possible:

—Si je rencontre un obstacle sur la place, je vas me tuer... Ce serait stupide! Mieux vaut aller buter contre le talus de la route.

Elle inclina le guidon et, à peine arrêtée par l'effort de tous ses nerfs tendus sur le frein, la machine vint rudement heurter la pente gazonnée, tandis qu'elle-même sautait à terre avec une hardiesse folle. Elle sentit un grand choc qui l'ébranla tout si violemment, qu'elle ferma les yeux, comme attirée dans un abîme.

Ce ne fut qu'une seconde... Une main ferme la sou-

tenait, tandis qu'une voix familière à son oreille, et pourtant altérée à en être méconnaissable, lui jetait, haletante:

—Simone! Simone! mais vous voulez donc vous tuer? Qu'est-ce que cette course insensée? Vous n'êtes pas blessée, dites?...

Avec effort, elle souleva ses paupières, soudain défaillante dans la détente de ses nerfs, et elle aperçut, penché vers elle, le visage contracté par une expression d'effroi, René Soraize dont le regard cherchait éperdument le sien. Sous la moustache blonde, elle voyait trembler ses lèvres, et il était si pâle qu'elle comprit, avec une douceur délicieuse, combien il avait eu peur pour elle.

Il répétait, parce que dans le désarroi de sa pensée, elle ne songeait pas même à répondre:

—Vous n'êtes pas blessée?... Simone, dites un mot, je vous en supplie!

Simone! Il l'appelait ainsi par son nom, avec l'accent qu'avaient seuls ceux qui l'aimaient, comme le prononçait Anne... Elle secoua la tête, divinement ranimée, et dit, d'une voix assourdie qui tremblait un peu:

—Non, je ne suis pas blessée du tout!... J'ai seulement été étourdie une seconde; mais c'est passé... Allons-nous-en sur la falaise... Ici, on me regarde en ce moment comme une curiosité, c'est ennuyeux!

—Oui, allons plus loin...

Il respirait profondément comme allégé d'un poids terrible, sans détacher les yeux de son exquise petite compagne dont les joues reprenaient leur éclat rosé. Elle cheminait près de lui, conduisant sa bicyclette un peu malmenée par le choc. Devant eux, à l'infini, la mer étincelait.

Il interrogea un peu brusquement:

—Mais où donc est Jean?

—A Ault. Il va venir me prendre.

—Et il aurait pu vous trouver tuée!... Me direz-vous enfin le pourquoi de cette course...inqualifiable?

Un peu confuse, elle murmura:

—Je l'ai faite pour rien... Pour m'amuser... Mais je ne pensais pas faire une chose si absurde!

Elle avait dit "pour rien"... Et aussitôt elle se rappela que si elle avait pareillement lancé sa machine, c'était avec la secrète volonté de se distraire du regret trop vif dont René Soraize était l'objet. Alors, comme s'il eût pu deviner sa pensée, elle continua hâtivement:

—Vous avez l'air tout prêt à me gronder, si vous l'osiez! Mais, en somme, vous avez fait tout comme moi et descendu la côte à la même allure! J'entendais tout près, derrière moi, le grelot de votre machine!

—Parce que je voulais vous rejoindre... que vous m'épouvantiez et que j'espérais vous arrêter... je ne sais comment!...

Une seconde, les paupières de Simone voilèrent son regard où il y avait une allégresse mystérieuse. Puis elle reprit avec la même crainte instinctive qu'il lût en elle:

—Vous saviez donc que j'étais sur ce chemin?

—Je vous avais aperçue de loin qui marchiez sur la route où chez vous l'on m'avait dit que vous deviez être. J'ai voulu vous rejoindre... Mais juste à ce moment, vous êtes remontée sur votre bicyclette et vous lui avez donné un tel élan que je n'ai pu regagner tout de suite la grande avance que vous aviez sur moi...

—Vous m'aviez reconnue ainsi, à distance?

—Je vous reconnaîtrais partout... dans la foule même...

Les mots avaient dû lui échapper, car elle vit qu'il mordait violemment ses lèvres coupables d'avoir laissé échapper d'inutiles paroles.

Elle s'arrêta et adossa sa bicyclette au talus de la route qui, tournant, les avait amenés sur la falaise, à l'ombre du bois. A leurs pieds, les eaux chantaient doucement dans la lumière, et le petit parc, sous la guirlande rose de ses pavots, avait l'air d'un riant jardin de poupée. Des mouettes voletaient à travers l'espace limpide. Dans l'âme aussi de Simone, une clarté rayonnait... Sans relever les dernières paroles de René Soraize qui l'avaient troublée, elle interrogea, sceptique un peu, de sa jolie manière spontanée:

—Avouez que vous n'avez pas cru, pour de vrai, que je courais le risque d'être mise en miettes?

—C'est-à-dire que, tout simplement, j'ai cru que j'allais vous voir vous tuer là, sous mes yeux, sans que je pusse rien pour vous... Pour vous!

Sa voix s'altérait encore au souvenir... D'un geste irréfléchi, elle lui tendit ses deux mains et dit, très douce:

—Je vous remercie d'avoir eu peur pour moi... Cela me semble bon!... Je suis sans doute très égoïste, mais j'aime à me sentir un peu... précieuse à ceux qui m'entourent!

Il tressaillit; les petites mains tremblaient légèrement dans les siennes, et les claires prunelles réveillaient en lui la vision d'un bonheur possible qui transfigurerait sa vie de travailleur solitaire, sans foyer. Une ivresse lui montait au cerveau, culbutant toutes les sages résolutions qui lui fermaient les lèvres depuis bien des jours déjà...

Il murmura sans s'apercevoir qu'il parlait tout haut:

—Vous aimez à être chère à ceux qui vous entourent... Alors vous pouvez être satisfaite en ce qui me concerne, car vous m'êtes chère, ah! bien trop chère!

—Pourquoi "trop"? jeta-t-elle comme une prière.

—Parce qu'il ya des rêves qui sont interdits aux pauvres diables comme moi!

Elle répéta tout bas, sans en avoir conscience:

—Pourquoi?... mais pourquoi?...

—Parce qu'ils n'ont pas les moyens matériels de les réaliser! fit-il presque rudement, effrayé des mots d'aveu qui lui venaient aux lèvres avec une irrésistible puissance et qu'il n'avait plus le courage de taire.

Dans la terreur éprouvée une demi-heure plus tôt, alors qu'il la voyait fuir follement devant lui, il avait compris que nulle créature au monde ne lui était précieuse comme elle et il s'était jugé insensé de n'avoir pas osé demander qu'elle lui fût donnée... Pourtant, il dit, essayant encore de vaincre la tentation délicieuse:

—Soyez bonne, je vous en supplie! Ayez pitié de ma faiblesse! Ne me faites pas dire des choses que je ne dois pas vous dire...

*(A suivre.)*

Avez-vous un Bébé ?

## Sirop du Dr Coderre

**POUR LES ENFANTS**

**Le plus sûr et le meilleur Sirop Calmant**

pour les divers maux de l'Enfance, pour adoucir les gencives et aider la dentition, pour la Diarrhée et la Dyssenterie provenant de la même cause ; pour soulager les Coliques et régler les intestins. Pour calmer les souffrances et amener un sommeil paisible au petit souffrant, il est sans égal.

**Il adoucit les souffrances de l'Enfance;**
**Il est le repos des Mères fatiguées.**
**Il épargne de précieuses existences.**

Prix 25c. A vendre partout

## STANTON'S PAIN RELIEF

**Pour usage interne et externe**

**Un remède de famille prompt et sûr**

STANTON'S PAIN RELIEF est sans contredit le remède du jour. Il devrait avoir sa place dans toutes les maisons. Les individus et les amilles en voyage devraient toujours en avoir.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède interne pour les Coliques, la Diarrhée. les Crampes d'Estomac, la Flatuosité et l'Indigestion, agit promptement, en soulageant immédiatement le patient.

COMME GARGARISME pour le Mal de Gorge il n'a pas d'égal.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède externe pour les Entorses, les Crampes dans les membres, le Lumbago, le Mal de Dos, les Douleurs de Poitrine et des Côtés, le Mal de Dents. son action est prompte et agréable, donnant de l'aise et du bien-être, sans causer aucune irritation.

STANTON'S PAIN RELIEF.—Aucun Voyageur, aucun Touriste dans les campagnes ne devraient se trouver sans une bouteille de ce remède sous la main en cas de besoin.

**A vendre partout. Prix 25c.**

## LES VERS.

**Les Pastilles du Dr Coderre pour les Vers.** sont le remède en usage le plus agréable et le plus logique pour les vers. Ces Pastilles chassent radicalement les Vers sans causer aucun préjudice ni pendant ni après.

Ce remède à la forme d'une **Très petite Pastille de chocolat**, étant considéré comme la forme la meilleure et la plus simple pour l'usage des enfants ; étant petite on l'administre facilement, agréable à l'œil et bonne au goût. Au cas où les enfants refuseraient d'avaler les pastilles, écrasez-les et faites-les prendre en poudre. Les instructions complètes pour enfants et adultes sont contenues avec chaque paquet.

**DEMANDEZ LES PASTILLES DU DR CODERRE POUR LES VERS**

Assurez-vous que ce sont les véritables, chaque paquet porte sa signature et son portrait.

Prix, 25c. la boîte, ou par la malle sur réception du montant.

**The Wingate Chemical Co., Ltd, Montreal, Can**



# Le Temps est Arrive

de penser à vos achats de

**MEUBLES, etc !**

Une visite à nos grands magasins vous convaincra certainement que nous avons le plus beau choix de

**Meubles, Lits en Fer et en Cuivre, Literie, Tapis turcs, Rideaux, etc.,**

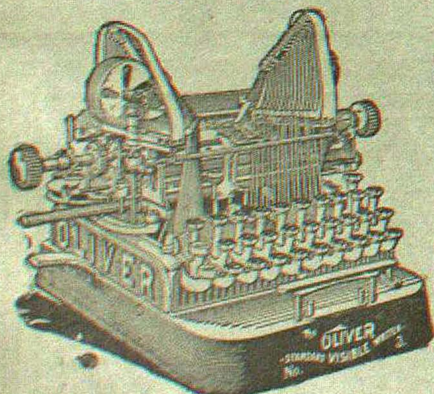
et que tout en vous offrant les dernières nouveautés, nous maintenons les prix au plus bas.

***Renaud, King & Patterson***

COIN SAINTE-CATHERINE et GUY

Etes-vous Intéressés au

## Clavigraphe OLIVER?




Alors, demandez des renseignements sur le

**CLAVIGRAPHE CANADIEN**

**"OLIVER"**

**Agents demandés dans les territoires non-occupés.**

La Compagnie du Clavigraphe Canadien Oliver

183a RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL.

## COALTAR SAPONINE

Desinfectant Cicatrisant

**ADMIS DANS LES HOPITAUX DE PARIS**

**Tres efficace contre les**

PLAIES, CANCERS. ANGINES, SUPPURATIONS, ETC., ETC.

Ses qualités assainissantes et toniques le rendent incomparable pour

**L'HYGIENE DE LA FAMILLE**

Lotions, lavage des nourrissons, soins de la bouche qu'il purifie, des cheveux qu'il débarrasse des pellicules, etc.

Le meilleur antiseptique pour l'entretien des dents, des gencives et des muqueuses.

**Se méfier des Contrefaçons.**